

Festival de Rouyn-Noranda Rouyn n'a pas froid aux yeux

Thierry Horguelin

Numéro 47, janvier-février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Horguelin, T. (1990). Festival de Rouyn-Noranda : Rouyn n'a pas froid aux yeux. *24 images*, (47), 54-54.

FESTIVAL DE ROUYN-NORANDA

par Thierry Horguelin

ROUYN N'A PAS FROID AUX YEUX

On ne présente plus le Festival de Rouyn-Noranda, la chaleur proverbiale de son accueil, laquelle, pour être indéniable, a peut-être tendance, dans la couverture médiatique, à éclipser l'essentiel: si le festival de Jacques Matte jouit d'une telle réputation (amplement méritée), souhaitons que ce soit pour la qualité de sa programmation, le travail de son équipe et la curiosité d'un public qui se presse toujours plus nombreux au Théâtre du Grand Cuivre, plus que pour le nombre de ses «parties». De cette huitième édition, on retiendra surtout la constante richesse d'invention et d'originalité des films d'animation (*The Hill Farm*, *Variations sur des amorce*, *Technological Threat* et beaucoup d'autres) qui faisait contrepoids à la relative faiblesse des longs métrages de fiction — dont auront pâti aussi bien cette année les Festivals des films du monde et du nouveau cinéma.

Il y a ainsi peu à dire de *Rouget le braconnier* (Gilles Cousin), projet sympathique qui n'évite pas les écueils du film de terroir et de l'illustration platement télévisuelle et, tout à son obsession de la «vérité vraie», oublie l'injonction de Ford: «Quand la légende est plus belle que la réalité, il faut imprimer la légende». Peu à dire non plus de *Cinq jours en juin* (Michel Legrand), blquette adolescente sur fond de guerre mondiale, au charme éventé. Belle surprise en revanche avec *Demain, c'était la guerre*, de Yuri Kara. Passé une provocation typique du

cinéma de la perestroïka (le délicieux effeuillage de Natalia Negoda qui ouvre le film), le récit s'oriente vers une chronique douce-amère de la vie de lycéen pendant le stalinisme, qui propose une imbrication assez réussie de l'intime et du social. *Demain...* n'est pas exempt des maladresses des premiers films (surcharge du trait, naïvetés formelles) mais il a surtout les qualités de ses défauts: fraîcheur du regard et justesse de la touche.

Du côté du cinéma québécois, le docu-fiction a encore frappé, pour le meilleur et pour le pire. Le pire: *Labîme du rêve*, de Laurette Deschamps, déplorable film d'assistance sociale sur la schizophrénie, où il n'y a à sauver que la prestation, étonnante et convaincante, de Marie-Hélène Montpetit. Le meilleur: *Les trois Montréal de Michel Tremblay*, évocation juste de l'univers de

l'écrivain où Michel Moreau réussit parfaitement l'intégration de comédiens chevronnés dans les lieux qui ont inspiré Tremblay, rendant inutile toute distinction de fait entre le réel et la reconstitution. Regrettons cependant qu'on n'ait pu faire l'économie de la présence de l'écrivain, qui jure sur l'ensemble — quel que soit, par ailleurs, l'intérêt de ses propos — et d'un texte de liaison assez lourd, là où de simples sous-titres auraient suffi à indiquer la provenance des extraits choisis.

Au début de *Blanche est la nuit*, on se croirait presque chez Doillon: sur le pont Jacques-Cartier, un jogger retient une jeune femme qui s'apprête à faire le grand plongeon. La scène a un impact indéniable que ne retrouvera pas le reste du film même s'il soutient l'intérêt jusqu'au bout. Pour raconter comment ces deux-là vont se reconnaître et s'ap-
 procher, se perdre et se retrouver, le dialogue n'aura que trop tendance à lâcher la bonde au bavardage ordinaire de la psychologie, au flot interminable des explications et des justifications. Comme si Johanne Prigent, pour donner corps aux orages et aux tourments de la passion, n'avait pas fait assez confiance à ses images. À tort, car elle fait montre à plus d'un moment d'un sens prometteur du cadre et de l'espace. Ajoutons que face à un Jean L'Italien fade et empoté, Léa-Marie Cantin dynamise de sa présence, de son charme et de son humour un film qui plaide, après d'autres, pour la tâtonnante mais nécessaire naissance, au Québec, d'un cinéma du sentiment. ■



Jean L'Italien et Léa-Marie Cantin dans *Blanche et la nuit* de Johanne Prigent